# Le cycle du savoir : modèle encyclopédique et théorie chez Proust et Broch

Vincent Ferré

▶ **To cite this version:**

Vincent Ferré. Le cycle du savoir : modèle encyclopédique et théorie chez Proust et Broch. Anne Besson, Vincent Ferré, Christophe Pradeau. Cycle et collection, L'Harmattan, p. 73-91., 2008. hal-00802462

**HAL Id: hal-00802462**
**https://hal.science/hal-00802462**

Submitted on 24 Mar 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Manuscrit auteur, publié dans "Cycle et collection,, Anne Besson, Vincent Ferré, Christophe Pradeau (Ed.) (2008) p. 73-91."

hal-00802462, version 1 - 24 Mar 2013

**« Le cycle du savoir : modèle encyclopédique et théorie chez Proust et Broch »**

Vincent Ferré, université Paris 13 – Paris Nord, CENEL

Dans plusieurs œuvres emblématiques de la « modernité » du siècle dernier, publiées dans le premier tiers du XX^e^ siècle, *À la recherche du temps perdu*, *La Montagne magique*, *L'homme sans qualités* ou *Les Somnambules*, la théorie vient scander le texte romanesque à des intervalles dont on ne saurait déterminer aisément s'ils sont ou non réguliers. Ils évoquent toutefois l'idée de succession de phénomènes périodiques, dans le temps ou – puisque les deux coïncident ici – dans l'espace du livre, débouchant sur un état final différent de l'état initial. On aura reconnu *une* des définitions du cycle, marqué par la discontinuité et la différence entre point de départ et point d'arrivée ; dans ces romans, les fragments théoriques, plus ou moins longs, s'agrègent progressivement dans la mémoire du lecteur. Après la construction du texte (Christophe Pradeau) et la structure temporelle (Isabelle Daunais), cycle et collection seront envisagés à travers l'alliance particulière entre savoir et fiction que proposent de grands et longs romans du XX^e^ siècle.

Alors que l'écriture cyclique est vue dans la poétique classique comme un défaut, lié à un désir d'épuisement de la matière, d'exhaustivité, c'est la recherche d'une *unité* – précisément celle qui est absente des cycles, selon Aristote – qui conduit des romanciers à associer diégèse et théorie ; et au sein de cette dernière, à *faire le tour* d'un certain savoir, entendu comme un ensemble de connaissances plus ou moins systématisées. Le renversement axiologique est frappant, dans la mesure où cette démarche, même si elle demeure infructueuse, est désormais perçue par eux en termes positifs et non comme une faiblesse.

Parmi ces romans, on retiendra *Les Somnambules* de Broch (*Die Schlafwandler*, 1931-1932) et *À la Recherche du temps perdu* de Proust[1], dans lesquels le savoir est mis en avant. Ce qui paraît évident aux lecteurs des deux œuvres contrevient en fait à certaines règles « classiques » – songeons ainsi à Frye, qui hiérarchise clairement les composantes romanesques en donnant la primauté aux personnages et à l'histoire (1969 : 375). Le contraste entre l'unité recherchée et la réception de l'œuvre comme fragmentaire m'amènera à examiner la forme de théorie incluse dans ces romans. Une première approche dégagera la dimension encyclopédique du savoir qu'accueillent la *Recherche* et *Les Somnambules*, ainsi que sa relation plus ou moins forte avec le *cycle*, au sein d'œuvres considérées elles-mêmes comme des romans cycliques ; cette vue d'ensemble révélant un risque d'amalgame entre des formes de théorie distinctes, on aura recours aux notions de *collection* et de *série* comme contrepoints au *cycle*. Une différence apparaîtra alors avec les entreprises philosophiques servant de référence pour comprendre ce fonctionnement cyclique : au final, ce savoir intégré dans des romans ne tourne-t-il pas « en rond » ?

**Un savoir « encyclopédique »**

Dans les romans de Proust et de Broch, les connaissances abordées par les passages théoriques recouvrent un vaste champ de savoirs historiques, philosophiques, sociologiques, artistiques ou psychologiques, au point que ces œuvres sont souvent rapprochées des entreprises encyclopédiques : il s'agit d'examiner cette analogie, tout d'abord, en prenant en compte la question du *cycle* entendu dans son acception large de « cercle ».

Sans entrer ici dans une distinction stricte entre les théories qui sont présentes dans des pensées ou échangées dans des dialogues, notons que ce savoir est souvent pris en charge par le narrateur. Chez Broch, le décalage entre les personnages et le narrateur repose sur une

[1] Voir les références complètes et les abréviations en bibliographie. Les références paginales aux *Somnambules* renvoient à la version française puis au texte original.

différence de connaissances, certaines théories impliquant un savoir particulier. En témoigne cette remarque psychologique du narrateur, relative à l'état de gêne que ressent Pasenow devant Esch, qui le renvoie à des souvenirs d'enfance : « Et comme il est dans l'ordre des choses que les scrupules de conscience qui agitent votre semblable provoquent très souvent un sentiment de malaise […] » (529 : « Und das es nun einmal so ist, daß die Gewissensfragen des Nebenmenschen gar oft das Unbehagen hervorrufen [...] », 529). Ce savoir peut toutefois être partagé par des personnages, en particulier les personnages sentencieux comme ceux de la *Recherche* (Charlus, Saint-Loup, Bloch…), qui proposent eux aussi des théories ; l'important est ici de noter l'omniprésence du savoir dans ces romans, et l'étendue comme la diversité des domaines qu'il concerne. Dans la *Recherche*, les vérités générales relatives au temps coexistent avec celles qui portent sur l'art et la création, la mémoire, les sentiments et la conscience, l'impression et l'intelligence, la société et la politique, etc. ; au point qu'Anne Henry a pu estimer que ces multiples références à des sphères variées du savoir « témoignent d'une ouverture dont serait incapable un romancier ordinaire » (1986 : 67).

Plutôt que de multiplier les exemples d'études portant sur l'un ou l'autre de ces domaines – ainsi de l'étude sur *Proust sociologue* (Bidou, 1997) –, observons cette tendance de la critique à vouloir extraire un *système* de la pensée historique et politique intégrée aux *Somnambules* dans le cas de Broch, ou des « thèmes » et « idées » de la *Recherche,* pour en proposer des compilations : on peut songer à Margaret Mein, et ses *Thèmes proustiens*, pour une large part un simple collage d'extraits sur le désir, le réel, le général, l'hérédité… « selon Proust » (1979 : 13), tout comme au *Dictionnaire des idées dans l'œuvre de Marcel Proust* de Pauline Newman-Gordon (1968).

Ces développements, souvent tirés de leur contexte par les commentateurs, dessinent les contours d'une véritable encyclopédie, d'un cercle embrassant toutes les connaissances ; un véritable « tour de connaissances » comme celui qu'évoque Quintilien, *orbis ille doctrinae* (1975 : 130-131) ; sans chercher à parcourir l'histoire du mot depuis son apparition en français chez Rabelais (dans *Pantagruel*, 1532) et Budé, retenons ici l'image du cercle. Si l'on envisage l'ensemble des développements théoriques des romans de Proust et Broch, apparaissent en effet un certain nombre de liaisons, de renvois ; ceux qu'établit le lecteur et ceux que construit le texte, ce qui constitue bien une des caractéristiques de l'*encyclopédie*, comme le souligne l'article homonyme de la plus célèbre d'entre elles, l'*Encylopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* de Diderot et d'Alembert (1751-1772), à laquelle se mesurent toutes les entreprises suivantes[1].

Le rapprochement est en effet l'un des principes de fonctionnement du narrateur proustien, qui, établissant une relation entre deux faits, en tire une théorie. Il voit dans cette faculté la marque du « philosophe » en lui (*P*, 522), et l'on peut rappeler le célèbre passage du *Temps retrouvé* où le narrateur note sa sensibilité à l'« essence générale, commune à plusieurs choses » (*TR*, 296) ; mais le lecteur de Diderot reconnaîtra également, ce qui est important pour mon propos, sa définition du « génie », doté d'un « esprit de combinaison » capable de « rapproche[r] les analogies les plus éloignées »[2]. Avant même d'examiner le fonctionnement similaire des passages théoriques – dans lesquels on circule d'une loi à une autre, d'un passage « d'essai » à un autre, par un dispositif de renvois –, les allusions des critiques au

[1] « Par le moyen de l'ordre encyclopédique, de l'universalité des connaissances et de la fréquence des renvois, les rapports augmentent, les liaisons se portent en tout sens […] » (article « Encyclopédie », tome V, 1755, p. 635. Pour un accès aisé à ce volume, voir par exemple <http://fr.wikisource.org/wiki/Page:ENC_5-0635.jpg>).

[2] D. Diderot, *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1753), cité par D. Lecourt (2005 : 67), qui rappelle également l'article « Éclectisme » (t. 5, 270 *sq.*), où Diderot souligne les vertus de l'enthousiasme, permettant d'« apercevoir entre des êtres éloignés des rapports que personne n'y a jamais vu, ni supposé ».

hal-00802462, version 1 - 24 Mar 2013

« caractère encyclopédique » de la *Recherche*, qui fait « qu'il est peu de sujets qui n'y soient traités » (Bayard, 1996 : 81), montrent déjà que cette comparaison mérite d'être approfondie.

La tradition encyclopédique française et le modèle allemand tel qu'il est réactivé (et transformé) dans la première moitié du XX^e^ siècle par le Cercle de Vienne peuvent alors être convoqués à des degrés divers, pour mettre en lumière le fonctionnement des passages théoriques chez Proust et Broch. Si les renvois dans une œuvre littéraire ne sont pas le propre des textes comportant des passages théoriques, la référence semble ici s'imposer, en ce que l'encyclopédie vise à « rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre » (pour reprendre la formule ouvrant le même article « Encyclopédie » chez Diderot et d'Alembert). Il ne s'agit pas de rechercher ici de lien direct entre Proust et l'*Encyclopédie*[1] ni d'envisager de stricte analogie avec cette dernière, même s'il existe bien des points de contact entre elle et la *Recherche*[2] : il n'est d'ailleurs pas inutile de rappeler le contexte intellectuel de l'époque, puisque l'*Encyclopédie française*, dirigée par Lucien Febvre (qui enseigne à Dijon puis Strasbourg dès 1912), est publiée à partir de 1935, tandis que la *Grande Encyclopédie* de Marcelin Berthelot paraît de 1886 à 1902 (Brenner, 2005 : 101), pendant la période de formation de Proust. C'est plutôt le *principe* encyclopédique qui sert ici à appréhender la *Recherche*, le principe du cercle, du rassemblement.

En contrepoint, l'exemple de Broch se révèle éclairant[3], lui dont le modèle – celui du Cercle de Vienne – est plus explicite, même s'il le combat. Exposées en 1929 dans « La conception scientifique du monde : le Cercle de Vienne » [*Wissenschaftliche Weltauffassung, der Wiener Kreis*] – que l'on appelle souvent *Manifeste du Cercle de Vienne* (voir 1985 et Soulez, 2001) – puis dans la revue *Erkenntnis*, qui publie à partir de 1930 des textes de Moritz Schlick, Hans Hahn, Otto Neurath, Philipp Frank, Rudolf Carnap, les positions de ce groupe de scientifiques plaident en faveur du primat des sciences et de la logique, rejetant la métaphysique traditionnelle et contemporaine, et en particulier les *énoncés* métaphysiques, présentés comme dépourvus de sens. Selon le *Manifeste*, les énoncés du théologien et du métaphysicien « ne disent rien, mais ne sont en quelque sorte que l'expression d'un sentiment de la vie », expression qui doit se faire par l'art, la musique, au lieu d'utiliser le langage qui « simule » un « contenu théorique » (1985 : 116).

Surtout, la visée est totalisante : pour reprendre les formules ouvrant la partie théorique du *Manifeste*, « [l]a conception scientifique du monde » défendue par ce groupe – dont le nom même (*Kreis*) renvoie au *cercle* – est caractérisée par « son attitude fondamentale, son point de vue » : « Elle vise la science unitaire. Son effort est de relier et d'harmoniser les travaux particuliers des chercheurs dans les différents domaines de la science » (*ibid.* : 115). Lors du congrès tenu à la Sorbonne en 1935, est ainsi présenté le projet d'une encyclopédie internationale de la science unifiée (*international encyclopedia of unified science*), par Neurath. Si ce dernier rejette le terme de *système*, il en adopte bien la démarche, conformément aux déclarations d'intention du *Manifeste*, qui évoquent la « recherche d'un système total de concepts » : « La totalité du vécu forme un réseau compliqué que l'on ne peut pas toujours embrasser du regard… » (*ibid.*) et qu'il convient de rassembler.

[1] On a en revanche proposé des rapprochements sur *La Vérité du comique* chez Proust et Diderot (thèse d'Helene Chang, 1995, UCLA) ou leur intérêt pour Chardin (Gita May, 1957), outre des analyses ponctuelles, comme l'article de Françoise Rubellin (1986) étudiant une page de *Sodome et Gomorrhe* qui interpelle le lecteur à la manière de *Jacques le Fataliste*.

[2] Songeons par exemple à l'une des phrases du *Discours préliminaire*, « c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées » (p. ij), qui évoque telle maxime du *Temps retrouvé*, « [l]es idées sont des succédanés des chagrins » (*TR* : 485).

[3] L'intérêt de Broch est aussi de se référer à un autre modèle que le modèle français, puisque l'on oppose traditionnellement la philosophie autrichienne, placée du côté de la logique, comme la philosophie anglaise, et les philosophies française et allemande.

hal-00802462, version 1 - 24 Mar 2013

hal-00802462, version 1 - 24 Mar 2013

Il ne s'agit pas là non plus de tout ramener à la confrontation avec un seul modèle, car parmi les références philosophiques récurrentes chez Broch, le nom de Hegel est nécessairement convoqué. Pour lui, on le sait, la philosophie doit former un système sous peine d'être « une disposition d'esprit subjective » (une opinion) et de ne porter que sur du « contenu contingent » ; le modèle est celui du *cycle*, au sens propre : « Chacune des parties de la philosophie forme un tout philosophique, un cercle en soi fermé », mais chaque cercle « fonde une sphère nouvelle ; l'ensemble se présente par suite comme un cercle de cercles » (1978 : 39). L'intérêt de la référence au Cercle de Vienne est toutefois d'établir un lien indirect, via ce groupe[1], entre Broch et l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert. Surtout, le rejet des positions du Cercle de Vienne prend chez Broch la forme d'une concurrence directe, par un texte *rappelant* les travaux du Cercle, par la forme encyclopédique du savoir que son roman contient – pour mieux le subvertir.

Ainsi, dès lors que l'on envisage la présence du savoir dans *À la Recherche du temps perdu* et *Les Somnambules*, le terme de *cycle* s'impose, qui appelle ensuite une référence à l'encyclopédie. D'autant que certains des passages théoriques que contiennent la *Recherche* comme *Les Somnambules* sont fréquemment rapprochés du genre de l'essai, comme nous allons le voir ; or ce genre entretient justement un rapport avec l'encyclopédie, dans l'histoire littéraire : on a ainsi pu rapprocher le succès de l'essai périodique (*periodical essay*) et le développement des encyclopédies au XVIII^e^ siècle (Diderot, W. Smellie), appréhendées comme un agrégat de textes proches de l'essai (Brown : 254). Le principe de l'essai serait, dans cette perspective, à l'œuvre dans l'encyclopédie ; les romans de Proust et Broch procéderaient donc à une inversion du rapport, en intégrant en leur sein des passages théoriques rappelant l'essai et entretenant un rapport avec les principes encyclopédiques.

Cette hypothèse doit nous inciter à approfondir l'examen des passages théoriques dans ces deux romans, dont le premier temps laisse deviner des différences entre plusieurs formes de théorie, qu'il ne faut pas amalgamer mais qui exigent une distinction plus précise, entre des passages rappelant le *cycle* entendu dans un sens plus strict et d'autres évoquant une mise en *série*.

**Lois et « essai » : cycle, collection et série**

Mon hypothèse est la suivante : parmi les passages théoriques contenus dans ces romans, les séquences essayistiques (celles qui rappellent le genre de l'essai au sein des deux œuvres) font retour sur elles-mêmes, de manière cyclique (en un sens plus strict) ; les lois (ou maximes) proposent quant à elle un savoir parfois plus ferme et semblent pouvoir être mises en série selon un parcours apparemment linéaire, mais peuvent aussi se juxtaposer pour former des collections[2].

Tout lecteur de Proust connaît ses fameuses « lois », des énoncés théoriques relativement brefs, pouvant prendre la forme de maximes, et qui « passe[nt] avant même l'histoire événementielle », selon une critique qui se demande si « [l]a loi n'est […] pas la communication essentielle de Proust à ses lecteurs » (Rubellin, 1986 : 899). Mais contrairement à ce que peuvent faire croire certaines tentatives qui les mettent bout à bout – comme les recueils précédemment nommés, ou tel calamiteux ouvrage de « vulgarisation » prétendant extraire une théorie générale de Proust (Botton, 1997) –, les lois se présentent

[1] Sur les références du Cercle de Vienne à l'*Encyclopédie*, ou les implications morales, sociales et politiques communes aux deux, voir P. Wagner (2005 : 73 et 80).

[2] Pour une description plus complète des lois, des passages essayistiques, et sur les différences entre les deux, voir V. Ferré (2003, ch. 3).

moins comme un ensemble continu, cohérent, que comme une multiplicité, une suite ou une succession ; non comme une simple répétition, mais bien comme une *série* de lois, qui présentent des variations, peuvent évoluer, ou dont la portée limitée exige qu'elles soient remplacées, dans le texte, par d'autres.

Ainsi, en retenant des citations qui posent la question même du rapport d'un élément à l'ensemble, mentionnons quelques lois des *Jeunes Filles* et de la *Prisonnière* montrant le phénomène de répétition et de variation :

> « Il ne peut pas y avoir [de calme] dans l'amour, puisque ce qu'on a obtenu n'est jamais qu'un nouveau point de départ pour désirer davantage. » (*JF I*, 571)

> « L'amour, dans l'anxiété douloureuse comme dans le désir heureux, est l'exigence d'un tout. Il ne naît, il ne subsiste que si une partie reste à conquérir. On n'aime que ce qu'on ne possède pas tout entier » (*P*, 614)

> « L'amour le plus exclusif pour une personne est toujours l'amour d'autre chose » (*JF* II, 189)

Par ailleurs, les lois ont (pour employer une métaphore balistique) une portée limitée, et il est en permanence nécessaire d'en proposer de nouvelles. Certaines s'appliquent à *un* moment donné de la diégèse : lorsque le narrateur fuit Gilberte dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, son attitude entraîne la rupture de leurs relations, alors que *Sodome et Gomorrhe*, et plus encore *La Prisonnière* et *Albertine disparue*, montrent que les êtres de fuite suscitent au contraire (ce qui est un *topos*) un fort attachement chez la personne qu'ils évitent. Certes, les lois peuvent évoluer au fil de l'œuvre : le narrateur propose par exemple, à partir du cas de Rachel et de St Loup, une théorie sur la capacité de certaines femmes à percer leur amant à jour[1] démentie par des lois ultérieures (dans l'ordre du roman) qui soulignent l'opacité, l'impossibilité d'avoir une perception exacte de la personne aimée, cet « être de fuite ». L'impression qui domine est toutefois celle du surplace, en raison de la multiplication de ces passages – contrairement à ce que nous allons voir dans le cas de « l'essai ».

Répétition, retour, discontinuité, indépendance de ces passages théoriques… on aura reconnu plusieurs des caractéristiques de la *série*, telles qu'Anne Besson l'étudie (2004 : 22). Mais ces lois parallèles, reprises, réitérées, font aussi penser à la *collection*, définie ici de manière minimale, conformément à l'étymologie, comme « ce qui est recueilli » (*collectio*), ce qui est réuni, rassemblé, constitué d'éléments juxtaposés conservant leur individualité : on parle même, dans un usage spécialisé, de *collection* au sens d'extraits de textes traitant de la même matière – en particulier, de *Collection de lois (canoniques)*. Une telle multiplicité, qui distingue les lois des passages essayistiques, est liée à l'énonciation : si les premières sont proposées par le narrateur comme par les personnages, chez Broch et Proust, les seconds sont pris en charge par le seul narrateur. La différence passe donc entre la polyphonie d'une part, et de l'autre l'unité des séquences essayistiques, qui forment un cercle, un cycle. Les lois peuvent disparaître de la mémoire (sans dommage puisqu'il n'y a pas de propos d'ensemble organisé, nécessitant la juxtaposition de tous ses éléments), remplacées sans cesse par de nouvelles vagues de lois – c'est l'image de la *mer* qui me semble s'imposer ici.

[1] « Elle ne retrouvait de la dextérité que dans l'amour par cette touchante prescience des femmes qui aiment tant le corps de l'homme qu'elles devinent du premier coup ce qui fera le plus de plaisir à ce corps pourtant si différent du leur » (*CG*, 465).

hal-00802462, version 1 - 24 Mar 2013

hal-00802462, version 1 - 24 Mar 2013

En revanche, excédant la mémoire du lecteur, qu'ils mettent à contribution par leur densité et leur progression mêmes, les passages essayistiques nécessitent des rappels. Ils mettent l'accent sur la totalité, sur la reprise avec progression, sur la transformation et le passage du temps. Plus que les lois, ils gomment leur discontinuité constitutive par un système de retour de thèmes identiques – sur lesquels ils proposent de nouvelles théories, si bien que le propos général avance, et par des renvois explicites encore plus marqués.

La *Dégradation des valeurs* [*Zerfall der Werte*], « l'essai » des *Somnambules*, constitue manifestement un tout, au sens où des thèmes (exposé sur les valeurs, réflexions sur l'architecture, la théologie, le style...) apparaissent au fil des séquences – fait équivalent au retour des personnages dans la diégèse. Des questions posées au seuil de la *Dégradation* sont également reprises : l'interrogation sur les « "conditions de possibilité de l'expérience" » (626 ; « den "Bedingungen der möglichen Erfahrung" », 618) trouve ainsi des éléments d'explication à la fin du chapitre 9, avant d'être évoquée dans la conclusion de la *Dégradation des valeurs*. Au niveau stylistique, la formule qui introduit l'avant-dernière séquence se présente comme la variation de la phrase inaugurale : « Cette époque a-t-elle encore une réalité ? » (625 ; « Hat diese Zeit noch Wirklichkeit ? », 618) et « Cette vie grimaçante a-t-elle encore de la réalité ? » (413 ; « Hat dieses verzerrte Leben noch Wirklichkeit ? », 418).

Même s'il est particulièrement net chez Broch, où un titre général unifie encore plus les chapitres, le fonctionnement de l'œuvre de Proust est proche, en particulier par la récurrence des thèmes : les réflexions sur l'art et la littérature, le souvenir, les sentiments, etc., font retour d'un volume à l'autre, et le narrateur multiplie les renvois, explicitement ou par allusion. Dans le premier cas, *Le Côté de Guermantes* rappelle un développement théorique précédent, contenu dans les *Jeunes Filles* (*JF II*, 260), que le nouveau développement résume et reprend : « J'ai dit […] ce que je pense de l'amitié : à savoir qu'elle est si peu de chose […]. *Oui*, cela m'a toujours été un étonnement de voir qu'un homme […] » (*CG*, 688, je souligne). Dans le second cas, il revient au lecteur de « déplier » l'allusion – comme les petits papiers japonais évoqués dans *Swann* : « [p]our nos sentiments, nous en avons parlé trop souvent pour le redire, bien souvent […] » (*P*, 575). Au-delà de la prétérition, et de la variation entre implicite et explicite, le principe est le même, seulement plus visible dans le premier cas, où l'on retrouve un fonctionnement proche de l'encyclopédie (les renvois), d'autant que ces connexions ne concernent pas seulement des séquences abordant des thèmes identiques. La mise en rapport peut effectivement se faire entre des thèmes différents : art et société, art et univers mondain…

Les différences avec les lois *sérielles* apparaissent d'autant plus nettement que le cycle est thématisé par certains passages essayistiques, comme les développements du *Temps Retrouvé* et de la *Dégradation des valeurs* sur les cycles de l'Histoire. Il s'agit toutefois, dans le cas de ces chapitres, d'un cycle lacunaire, où les « trous » sont dus à la fois à la mémoire du lecteur (qui ne peut tout retenir) et aux sauts logiques qui caractérisent ces séquences théoriques, à l'absence d'enchaînement de certaines idées. Les passages essayistiques sont bien proches, sur ce point, des essais étudiés par Irène Langlet (2000 : 49) ou de ceux publiés à l'époque de la parution de la *Recherche* et des *Somnambules* (Ferré, 2003 : 58 *sq.*). S'il faut opposer une image à celle des vagues que seraient les lois, le jet d'eau de Hubert Robert, que le narrateur découvre chez la Princesse de Guermantes et qui « [donne] à distance l'impression d'un unique élan », apparaît comme un des symboles possibles des séquences essayistiques :

> Celui-ci était en réalité aussi souvent interrompu que l'éparpillement de la chute, alors que, de loin, il m'avait paru infléchissable, dense, d'une continuité sans lacune. D'un peu près, on voyait que cette continuité, en apparence toute linéaire, était assurée à tous

hal-00802462, version 1 - 24 Mar 2013

> les points de l'ascension du jet, partout où il aurait dû se briser, par l'entrée en ligne, par la reprise latérale d'un jet parallèle qui montait plus haut que le premier […]. (*SG*, 56)

Mais pour en rester à l'image du cercle « discontinu », ou en pointillés, ce cycle théorique dessiné par les passages essayistiques ressemble aux anneaux de Moëbius, en ce que le cycle peut être parcouru dans les deux sens. Des propositions avancées évoluent au fil de la *Recherche*, on l'a vu ; il faut ajouter qu'elles peuvent se contredire sans toutefois s'invalider. Ainsi deux séquences de *Swann* et du *Temps retrouvé* portant sur la lecture : enfant, le narrateur croit que les lieux dépeints dans les livres sont « une part véritable de la Nature elle-même » (*CS*, 85), tandis que le dernier volume montre que ce n'est pas à l'extérieur mais à l'intérieur de soi que la recherche doit être menée. Pour autant, cette évolution n'est sensible que pour le lecteur qui aura noté les conceptions premières du narrateur et songé à les mettre en relation avec leur dernière formulation : s'il ne le fait pas, une incertitude relative peut demeurer, sur la position réelle du narrateur ; s'il y parvient, il lui faut le plus souvent reparcourir l'ouvrage dans l'autre sens pour retrouver le passage théorique ainsi repris, comme on va le voir à présent.

Ce mouvement n'est pas sans évoquer une remarque du narrateur proustien sur le « cours habituel » de l'esprit, qui « s'avance par digressions, en obliquant une fois dans un sens, la fois suivante dans le sens contraire […] » (*SG*, 211). Il ne s'agit cependant que de modèles (au sens physique du terme), pratiques pour appréhender les phénomènes, mais certainement trop figés. Si l'on affinait l'analyse, de même que la distinction entre lois et passages essayistiques, sur le plan général, n'est pas stricte, l'opposition entre cycle et série n'est pas radicale, dans le cas de la théorie[1], certaines lois étant reprises par d'autres, voire intégrées dans les passages essayistiques. Ces faits montrent tout l'écart existant avec une encyclopédie philosophique ou scientifique : dans le projet de Diderot et d'Alembert, la multiplication des liens accentue « la force de la démonstration » (article « Encyclopédie ») ; chez Proust et Broch, la forme de l'encyclopédie semble subvertie. Si dans la *Recherche* et *Les Somnambules* il n'est pas possible de figer le cercle du savoir, celui-ci au final, ne tourne-t-il pas « en rond » ?

### Folie du narrateur et tourniquet herméneutique

La possibilité de parcourir dans les deux sens le cycle du savoir chez Proust et Broch va de pair avec le caractère ininterrompu du mouvement : dans le temps initial de la lecture de ces longues œuvres, dont le propos semble ne jamais devoir s'arrêter ; puis dans celui de la relecture, puisque les formes théoriques appellent nécessairement la mise en relation de passages situés dans tout le texte. Ainsi, loin de proposer une clôture, ces textes sont animés d'un mouvement qui ne se fige jamais.

### Cercle sans fin *vs* figement de l'interprétation

Faut-il simplement parler d'*ouverture* de deux œuvres ? Ce serait confondre ce phénomène avec une caractéristique généralement admise de la littérarité, quand on a plutôt affaire, dans ce cas précis, à un mouvement perpétuel, qui fait que le lecteur tourne *en rond* dans le texte, comme le narrateur. De même que la série « met en cause les conditions de possibilité d'un regard totalisant, d'une interprétation achevée », en ce qu'elle « produit des circulations inédites et plurivoques » (D. Moncond'huy et F. Noudelman, 1998 : 5), les

[1] Il ne l'est pas non plus dans les analyses d'Anne Besson, sur le plan de la construction des œuvres.

hal-00802462, version 1 - 24 Mar 2013

passages théoriques « cycliques » de ces romans ne constituent pas de système – ce qui est pourtant l'horizon des entreprises encyclopédiques philosophiques, même si elles ne le réalisent pas[1].

Dans son fonctionnement même, l'« Adoration perpétuelle » (le développement théorique du *Temps Retrouvé*) invite ainsi à reparcourir tous les passages précédents, plutôt qu'à s'arrêter sur une interprétation finale ; le *Temps Retrouvé* ne perd pas sa nature essayistique, ne donnant pas d'interprétation dogmatique que l'on pourrait présenter comme la « théorie de Proust », même si cela est souvent fait. Il s'agit bien de conceptions personnelles et « partielle[s] », comme l'est la vérité selon le narrateur (*TR*, 326). Cette relativité est liée à la subjectivité, comme le souligne Adorno, pour qui les connaissances exposées dans les passages essayistiques ne relèvent pas du domaine scientifique, n'étant pas vérifiables par un protocole expérimental, mais demeurant propres au narrateur : elles « n'appartien[en]t qu'à lui et ne peu[ven]t tout simplement pas faire l'objet d'une généralisation scientifique » (Adorno, 1984 : 12). Adorno ne fait que reprendre une réflexion du narrateur lui-même, qui propose dans *La Prisonnière*, au sujet d'Albertine, une distinction entre sa « vérité subjective » et une « vérité objective », qui ne lui est pas accessible (*P*, 850). Il serait possible de montrer comment, d'une manière comparable, le dernier chapitre de la *Dégradation des valeurs* est une fausse clôture sur le plan théorique, en raison en particulier d'une présence importante de la diégèse, la narration des chapitres centrés sur Huguenau, Pasenow ou Esch se poursuivant dans cette dernière séquence. Cette narration se terminant sur une ouverture, une relative incertitude entoure le sort final du protagoniste du volume, Huguenau, et contamine les développements théoriques qui lui sont mêlés.

Est-il possible d'objecter que la fin des romans vient au contraire en figer le sens, sans l'affirmer par simple commodité et en simplifiant à outrance leur propos ? C'est bien à cette opération de « stabilisation » du sens, censé devenir plus lisible, que s'adonnent des analyses canoniques, anciennes comme celle de Girard, ou plus récentes chez Suleiman. On connaît les conclusions du premier, dans *Mensonge romantique et vérité romanesque* : le héros atteindrait la « vérité romanesque » dans la conclusion, où il rejoindrait l'auteur (1961 : 332). Dans le cas de *La Princesse de Clèves* et de la *Recherche du temps perdu*, le dénouement serait monologique (peut-on dire), en ce qu'une vérité unique, le « sens », finirait par apparaître, lui qui était « dissimulé […] sous un voile assez transparent de fiction » (333). En exposant des théories qu'il attribue à Proust, Girard prétend ne faire « en un sens, que développer ses intuitions » (339). Malheureusement, il n'explique ni la manière dont il procède pour ce faire, ni la nature de cette théorie présente-absente puisque cachée sous un voile *et* « partout agissante dans l'œuvre romanesque », tout en « habit[ant] plus spécialement la conclusion » (344) ! L'absence de toute démonstration dans ces conclusions, remplacée par des variations sur les mêmes assertions, tout comme la confusion entre narrateur et « auteur », montrent bien que le texte le plus monologique demeure celui de Girard, et non la reconstruction qu'il désigne sous le nom de texte proustien.

Quoique moins brutale, la méthode de Susan R. Suleiman exposée dans *Le roman à thèse ou l'autorité fictive* (1983) n'est guère éloignée de celle de Girard. Défini comme un « roman "réaliste" […] qui se signale au lecteur principalement comme porteur d'un enseignement, tendant à démontrer la vérité d'une doctrine politique, philosophique, scientifique ou religieuse », le roman à thèse posséderait « un ensemble de traits dominants qui forment un système » (8-9 et 14-15). Mais l'exemple de Proust, pris comme objet de son

[1] Il faut en effet lire avec précaution une annonce comme celle de Diderot, présentant l'*Encyclopédie* comme le moyen d'« exposer le système général » afin d'accroître la connaissance ; la définition du *système* n'est pas la même au XVIII^e^ siècle que de nos jours (voir Lecourt, 2005), l'*Encyclopédie* faisant plutôt coexister plusieurs systèmes (Wagner, 2005 : 77), en recherchant moins une unité que des *liens* entre savoirs, et une manière de les ordonner, quand elle ne critique pas l'« esprit de système » (Brenner, 2005 : 93).

hal-00802462, version 1 - 24 Mar 2013

analyse, dérègle celle-ci, qui se contorsionne entre de multiples paradoxes : Suleiman affirme d'abord qu'il est possible de lire comme des romans à thèse « certaines œuvres qui ne sont pas généralement perçues comme [telles] » et qu'une « lecture (partielle) » dans cette perspective est envisageable : par conséquent, *À la recherche du temps perdu* « peut être lu[e] comme roman à thèse, la doctrine enseignée étant celle du salut par l'art » (16). C'est l'intérêt heuristique qui sert de justification, au nom d'un gain supposé dans l'interprétation de l'œuvre : si elle reconnaît les limites de cette lecture très « partielle », « laiss[ant] trop d'éléments du roman au-dehors pour être satisfaisante à elle seule », la critique estime toutefois que cette lecture souligne des traits de l'œuvre (dont l'importance de la théorie) « en les intégrant dans un système global » (*ibid.*).

L'intérêt d'une telle démarche paraît pourtant discutable : est-il vraiment nécessaire de soumettre une œuvre à un tel traitement pour faire apparaître un fait assez manifeste (comme le reconnaît la critique) ? Quelle est la pertinence de l'exemple de la *Recherche*, s'il ne sert que d'illustration à un propos de plus en plus général ? Suleiman glisse en effet progressivement du cas de Proust à celui de toute la littérature fictionnelle : « On pourrait même aller plus loin, et dire que tout roman, voire toute œuvre de fiction […] se prête à une lecture "à thèse", dans la mesure où il est toujours possible d'en extraire une maxime ayant une portée générale » (17). Voilà toute la démonstration d'un point aussi délicat, Suleiman n'apportant aucune précision (pas plus que le ne faisait Girard), sur le procédé alchimique permettant d'extraire la quintessence théorique d'une œuvre comme celle de Proust. Alors que la polysémie de l'œuvre littéraire est devenue un lieu commun de la critique, pourquoi faudrait-il imposer *une* lecture à ces passages théoriques ?

Bien plus, les connaissances contenues dans la *Recherche* et *Les Somnambules*, loin d'être comparables à celles des romans à thèse ou de reproduire strictement les pensées de leurs auteurs, sont prises en charge par des instances fictionnelles – personnages ou narrateur –, dans le cadre d'une narration. Ceux qui citent la célèbre lettre à Jacques Rivière, datée de 1914, où Proust explique qu'il part « à la recherche de la Vérité », omettent souvent de préciser que l'auteur y condamne « les ouvrages idéologiques » et défend son choix de « peindre les erreurs » (*C* XIII, 99). Il serait possible d'analyser ici, comme argument supplémentaire, la dimension fictionnelle des théories que contiennent *Les Somnambules* et la *Recherche*, qui d'une part explique pourquoi nombre d'entre elles se révèlent erronées – et sont dénoncées comme telles par le texte – ou en décalage avec la « réalité » (au sein de la fiction) à laquelle elles devraient se rapporter ; et d'autre part éclaire la relation entre théorie et diégèse dans ces romans (Ferré, 2003 et 2008). Envisageons plutôt, pour terminer, la manière dont le *je* fictionnel (le narrateur, pour simplifier) assumant ces théories, et dont la fictionnalité est corrélative à la leur, témoigne d'un désir de rassembler tous les savoirs qui confine à la folie.

**Folie de la collection et du cycle**

Le rapport que ces narrateurs, dont on a vu l'importance dans le dispositif théorique, entretiennent avec le savoir prend un nouveau jour quand on le rapproche des analyses de la folie paranoïaque proposées par Deleuze, comme ils nous invitent à le faire par leur attitude hégémonique envers des personnages qui veulent exprimer des théories, ou encore par le processus d'interprétation qui chez eux ne s'arrête jamais.

Dans *Les Somnambules*, les chapitres de « L'Histoire de la Jeune Salutiste de Berlin », forment un contrepoint avec les chapitres de la *Dégradation des valeurs*, et présentent, dans une sorte de monologue, le narrateur – également auteur fictif et en abyme de la *Dégradation* – comme un personnage en proie à des obsessions, sous-alimenté (dans un contexte de

guerre), renfermé sur lui-même, et comme atteint d'une maladie chronique – rappelons qu'il s'agit d'un champ d'application du terme *cyclique*. Pour rester dans le domaine médical, la façon qu'a ce Bertrand Müller de rassembler pensées et idées sous la forme de « l'essai » sur la dégradation des valeurs aboutit en effet à une *collection* : la théorie s'entasse dans les chapitres, comme la matière organique que l'on nomme *collection*, au sens premier d'« amas »[1]. Plus précisément, cette maladie va dans le sens de la folie : les idées contenues dans la *Dégradation des valeurs*, comme celle qui veut que l'irrationnel et le rationnel doivent coexister pour maintenir l'équilibre du monde, sont exprimées d'une manière si complexe que les critiques brochiens ont glosé à l'infini sur leur difficulté. Il semble que l'on puisse interpréter cette difficulté, encore plus frappante lorsque l'on compare la *Dégradation des valeurs* à des essais contemporains publiés par Broch (Ferré, 2002), non comme une faiblesse d'écriture de celui-ci (comme cela est généralement fait), mais comme la manifestation du délire auquel est en proie le narrateur-auteur fictif. Celui-ci tomberait ainsi sous le coup de la condamnation de Hegel : « Ceux qui s'abandonnent à la fermentation désordonnée de la substance croient, en ensevelissant la conscience de soi et en renonçant à l'entendement, être les *élus* de Dieu, auxquels Dieu infuse la sagesse dans le sommeil, mais dans ce sommeil, ce qu'ils reçoivent et engendrent effectivement ce ne sont que des songes. » (1977 : 12).

Le narrateur proustien n'est certes pas justiciable d'un diagnostic aussi tranché, mais la manière dont, observant le monde, il constate ses lacunes et essaie de combler ces vides par des suppositions, de « suppléer [au] silence [de la nature] par une analogie, par une conjecture » – pour reprendre une formule de *L'Essai sur les règnes de Claude et de Néron* (1778) par Diderot (Nemeth, 2005 : 68), montre qu'il peut passer facilement la frontière qui sépare l'interprétation de la divagation herméneutique. On peut rappeler ici, comme piste féconde pour le propos du présent volume, l'analyse proposée par Deleuze dans *Proust et les signes* des « ensembles circulaires irradiants » formés par les « délires d'interprétation de type paranoïa » (1964 : 215), au sujet de la folie de Charlus et d'Albertine. Deleuze établit ainsi une analogie entre les types de folie qui, selon lui, animent ces personnages, et ceux que distinguent les théories psychiatriques du début du XX^e^ siècle lorsqu'elles opposent « deux sortes de délires des signes » : d'une part « les délires d'interprétation de type paranoïa », d'autre part « les délires de revendication du type érotomanie ou jalousie » (215). Le développement des seconds se présente sous la forme d'une « succession de procès linéaires finis », quand les premiers « form[ent] des ensembles circulaires irradiants », qui se diffusent de manière moins rapide et sous forme de réseau ; traduits dans les termes de notre analyse, les seconds seraient plus proches de la série ou de la collection, les premiers du cycle.

Lorsque l'on envisage la présence du savoir dans *À la recherche du temps perdu* et *Les Somnambules* en éprouvant la validité d'une analogie à l'encyclopédie récurrente sous la plume des critiques, il apparaît que la notion de *cycle*, en tant que « cercle » du savoir, permet une appréhension globale de cette théorie, et que le référent encyclopédique éclaire le fonctionnement de ces passages théoriques. Au-delà de cette analogie globale, il ne faut toutefois pas masquer des différences importantes quant aux formes que prend ce savoir ; en particulier, la distinction entre passages essayistiques et lois passe par une caractérisation en termes de *cycle* et de *série* (généralement appliquées à la construction des textes ou des œuvres en plusieurs volumes, mais qui se révèle pertinente ici), auxquels celui de *collection* peut être adjoint. Mais ce cercle du savoir se révèle lacunaire, susceptible d'être parcouru de manière désordonnée, et témoigne d'une activité théorique des deux narrateurs qui empêche

[1] Voir l'article d'Anne Larue, qui évoque une autre humeur, la mélancolie

hal-00802462, version 1 - 24 Mar 2013

de figer leurs analyses en une doctrine ou une *thèse* rapportée à la personne des auteurs réels, Proust et Broch, et qui semble même relever d'un délire interprétatif particulièrement prononcé dans le cas du protagoniste des *Somnambules*, qui « tourne en rond », retrouvant sans le savoir le mouvement même désigné par la racine indo-européenne du *cycle* (°$k^{w}el$). En cela, Proust et Broch ne sont-ils pas beaucoup plus proches qu'on ne le dit parfois d'un autre auteur récusant l'esprit de système, le Musil de *L'Homme sans qualités* chez qui, comme l'écrit Florence Godeau (1995 : 106), « l'énoncé réflexif ne se donne pas comme vérité générale, en dépit même de l'usage du présent, plus formaliste que législatif, mais comme une hypothèse définissant une position relative et relativiste, comme un jalon dans un parcours jamais achevé » ?

**Bibliographie**


Broch, Hermann, *Die Schlafwandler : Eine Romantrilogie* [1931-1932], éd. de P. M. Lützeler, Francfort : Suhrkamp, 1976 (1986) ; édition française : *Les Somnambules* [1956-1957], éd. revue et augmentée, trad. de Pierre Flachat et Albert Kohn, Paris : Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 1990.

Proust, Marcel, *À la recherche du temps perdu*, édition publiée sous la direction de J.-Y. Tadié, Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1987-1989, 4 vol. ; abréviations des textes cités : *Du Côté de chez Swann* (*CS*), *A l'ombre des jeunes filles en fleurs* (*JF I* pour la partie publiée dans le volume 1 et *JF II* pour la partie publiée dans le volume 2), *Le Côté de Guermantes* (*CG*), *Sodome et Gomorrhe* (*SG*), *La Prisonnière* (*P*), *Albertine disparue* (*AD*), *Le Temps retrouvé* (*TR*).

–, *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb, Paris : Plon, 1970-1993, 21 t. (t. 13 abrégé en *C XIII*).

*Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits*, édition publiée sous la direction d'Antonia Soulez, Paris : Presses universitaires de France, 1985.

Adorno, Theodor, *Notes sur la littérature* [1958], Paris : Flammarion, coll. « Champs », 1984 (1999).

Alembert, Jean Le Rond D', *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* (1751), éd. M. Malherbe, Paris : Vrin, 2000.

Barthes, Roland, « Une idée de recherche », in *Le Bruissement de la langue, Essais critiques IV*, Paris : Seuil, coll. « Points », 1984 (1993), p. 327-332.

Bayard, Pierre, *Le Hors-sujet. Proust et la digression*, Paris : Minuit, 1996.

Besson, Anne, *D'Asimov à Tolkien. Cycles et séries dans la littérature de genre*, Paris : CNRS éditions, 2004.

Bidou-Zachariasen, Catherine, *Proust sociologue. De la maison aristocratique au salon bourgeois*, Paris : Descartes, 1997.

Botton, Alain de, *Comment Proust peut changer votre vie*, Paris : 10/18, (1997), 2001, 256 p.

Brenner, Anastasios, « Histoire et logique dans l'écriture encyclopédique », in Nemeth, Elisabeth, et Nicolas Roudet (dir.), *Paris-Wien, Enzyklopädien im Vergleich*, *op. cit.*, p. 89-103.

Brown, Stephen W., « Encyclopedias and the Essay », in Tracy Chevalier (dir.), *Encyclopedia of the Essay*, Londres-Chicago : Fitzroy Dearborn, 1997, p. 254-255.

Chang, Helene, *La Vérité du comique chez Proust et Diderot*, PhD., University of California, Los Angeles (USA).

Deleuze, Gilles, *Proust et les signes* [1964], Paris : P.U.F, 1993.


hal-00802462, version 1 - 24 Mar 2013

hal-00802462, version 1 - 24 Mar 2013

Diderot, Denis, et Jean le Rond d'Alembert, *Encylopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (1751-1772) : articles « Encyclopédie » (t. 5, p. 635 *sq.*), « Éclectisme » (t. 5, p. 270 *sq.*).
Diderot, Denis, *Pensées sur l'interprétation de la nature* (1753), Paris : Flammarion, coll. « GF », 2005.
Ferré, Vincent, *L'essai fictionnel chez M. Proust, H. Broch, J. Dos Passos* (*À la recherche du temps perdu, Les Somnambules, USA*), thèse de doctorat, Rennes II, 2003.
–, « Lire Broch en somnambule : un contrat douteux ? », in E. Bouju (éd.), *Littératures sous contrat*, Rennes, P.U.R., 2002, p. 57-71.
–, « La nature de la théorie dans *Le Temps retrouvé* », in Adam Watt (éd.), *Le Temps retrouvé, Eighty Years After/80 ans après* [actes du colloque de Londres, 2007], 2008, à paraître.
Frye, Northrop, *Anatomie de la critique* [1957], trad. de Guy Durand, Paris : Gallimard, 1969
Girard, René, *Mensonge romantique et vérité romanesque* [1961], Paris : Grasset, coll. « Pluriel », 1985.
Godeau, Florence, « La réflexion abstraite dans *À la recherche du temps perdu* et *Der Mann ohne Eigenschaften* », in *Austriaca*, 41, 1995, p. 103-112.
Haas, Gerhard, *Studien zur Form des Essays und zu seinen Vorformen im Roman*, Tübingen : Max Niemeyer, 1966.
Hegel, Georg Wilhelm Friedrich, *Phénoménologie de l'esprit* [1807], trad. de J. Hyppolite, Paris : Aubier, 1941 (1977), t. I.
–, *Précis de l'encyclopédie des sciences philosophiques* [1817], trad. de J. Gibelin, Vrin, 1978
Henry, Anne, *Proust. Une vie, une époque, une œuvre*, Paris : Balland, 1986
Langlet, Irène, « Théories du roman et théories de l'essai au XX^e^ siècle », in G. Philippe (dir.), *Récits de la pensée, Etudes sur le roman et l'essai,* Paris, Sedes, 2000, p. 45-54.
–, *Les Théories de l'essai littéraire dans la seconde moitié du XX^e^ siècle. Domaines francophone, germanophone et anglophone. Synthèses et enjeux*, thèse de doctorat sous la direction de J. Dugast, Université Rennes II, 1995.
Lecourt, Dominique, « L'*Encyclopédie* vue par Diderot », in Nemeth, Elisabeth, et Nicolas Roudet (dir.), *Paris-Wien, Enzyklopädien im Vergleich*, *op. cit.*, p. 65-71.
May, Gita, « Chardin vu par Diderot et Proust », *PMLA*, juin 1957, 72 (3), p. 403-412.
Moncond'huy, Dominique, et François Noudelman, « Avant-propos », in *Suite / série / séquence. La Licorne*, n°47, 1998, p. 3-7.
Nemeth, Elisabeth, et Nicolas Roudet (dir.), *Paris-Wien, Enzyklopädien im Vergleich*, Vienne-New York : Springer, 2005.
Newman-Gordon, Pauline, *Dictionnaire des idées dans l'œuvre de Marcel Proust*, La Haye-Paris : Mouton, 1968.
Quintilien, *Institution oratoire*, texte établi et traduit par Jean Cousin, Paris, Les Belles Lettres, 1975, t. I.
Rubellin, Françoise, « Proust, lecteur de Diderot ? », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1986, 86 (5), p. 892-899.
Sebestik, Jan et Antonia Soulez (éd.), *Le Cercle de Vienne : doctrines et controverses*, nouvelle éd., Paris, Budapest : l'Harmattan, 2001.
Suleiman, Susan Rubin, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris : P.U.F., 1983.
Wagner, Pierre, « L'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert est-elle l'expression d'une conception scientifique du monde ? », in Nemeth, Elisabeth, et Nicolas Roudet (dir.), *Paris-Wien, Enzyklopädien im Vergleich*, *op. cit.*, p. 73-88.